

CHRONIQUE D'UNE DÉFAITE ANNONCÉE

Embarqué bien malgré lui dans la galère des écrivains naturalistes dont il n'a pourtant jamais cessé de dénoncer la "myopie", Octave Mirbeau fait preuve d'une originalité que l'on peut mesurer à l'aune de l'évocation qu'il nous offre de la défaite de 1870. Il met son imagination — que nous avons, ailleurs, qualifiée de méduséenne — au service d'un projet libertaire de guerre à la guerre que d'aucuns, en tentant de dissimuler leur propre idéologie, réputeront... idéologique. Déjà, avant *le Calvaire* (1886), Mirbeau écrivait dans un article intitulé "La Guerre" :

Un homme en tue un autre pour lui prendre sa bourse ; on l'arrête, on le condamne à mort. [...] Un peuple en massacre un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l'acclame, les villes se pavoisent pour le recevoir quand il rentre couvert de sang et de dépouilles, les poètes le chantent en vers enivrés, les musiques lui font fête^[1],

Et, dans un article amusant, mais qui donne à réfléchir, l'un n'empêche pas l'autre, "Royaume à vendre" :

J'ai lu quelque part qu'il y avait près de la Sardaigne une île à vendre. [...] Moi, j'ai fait un rêve, et ce rêve, le voici. J'ai rêvé que j'étais roi de cette île. Ah ! quelle royauté ! [...] À peine si le bruit de mon peuple arrivait jusqu'à mon trône que ne gardaient pas des armées, des commissaires de police et des gendarmes^[2].

Passant du pamphlet au premier roman qu'il signe de son patronyme, Mirbeau — après avoir publié, sous divers pseudonymes, des romans "nègres" — va persévérer dans la dénonciation de l'incurie de l'État et de l'Armée. Il s'agira de faire comprendre que la défaite de l'armée impériale^[3], en 1870, était inéluctable. Cette soldatesque, force mise au service du coup d'état de Badinguet et efficace contre les opposants au régime, ne pouvait faire preuve que d'impuissance face à une armée étrangère. École du vice, l'Armée fait appel aux plus bas instincts et notre "Don Juan de l'Idéal" (Georges Rodenbach) s'insurge lorsqu'il écrit ses romans "autobiographiques", *La Calvaire* et *Sébastien Roch*, entre autres, au nom de l'Idée qu'il se fait de l'Humanité.

Cette armée de guerre civile, conçue pour faire la guerre aux Français, doit improviser lorsqu'il s'agit de faire face à l'invasion étrangère. Elle restera, après Sedan l'instrument^[4] du pouvoir face à la contestation sociale :

Ah ! si vous aviez eu cette balle enchantée pendant la Commune de Paris et à Fournies...^[5]

Vous allez peut-être me ^rendre pour un révolutionnaire. Mais vraiment, ces guerres entre nations étrangères me dégoûtent un peu. [...] Certes, autrefois, je n'en demandais pas tant. Pourvu qu'on se battît, contre n'importe qui, pour n'importe quoi, cela me suffisait. [...] Aujourd'hui, ce que j'exige avant tout d'une guerre, c'est qu'elle soit claire... [...] C'est pourquoi, voyez-vous, je ne comprends la guerre qu'entre gens du même pays. On se connaît, que diable ! On se bat et on tue pour la défense d'une

prérogative, d'une habitude, la conquête d'un droit nouveau, le maintien d'un intérêt de classe... Cela est clair. [...] la Commune,... je puis dire que je connus là, les meilleurs jours de ma vie et de soldat[6].

En 1870, cette armée de non-citoyens est composée de régiments qui amalgament les troupes (les "zouaves") qui ont assuré les conquêtes coloniales — "dont l'histoire sera la honte à jamais ineffaçable de notre temps" qui égale en horreur "les atrocités des antiques époques de sang"[7] — (les "zouaves") et les "moblots", "francs-tireurs", étrangers, "gardes forestiers", gendarmes et cavaliers sans monture[8], tout un "ramassis de soldats errants" arrachés "violemment" à leur famille (p. 54), de "volontaires vagabonds", "celui-là coiffé d'un bonnet de police, celui-là la tête entortillée d'un foulard, d'autres v[^]tis de pantalon d'artilleurs et de vestes de tringlots" (p. 53). "Des mobiles, des chasseurs à pied, débraillés, tête nue, la cravate pendante, quelques-uns ivres et le képi de travers, s'échappaient des voitures où ils étaient parqués, envahissaient la buvette, ou bien se soulageaient en plein air, impudemment" (p. 58).

Mirbeau dit de ces "détachements" qu'ils sont "sans chefs", "sans cohésion, sans discipline" (p. 53). Les officiers sont inconscients du danger qu'ils font courir à leurs hommes en cédant au caprice : "— Est-ce que je ne pourrais pas tirer un coup de canon ? [...] / — Si ça vous fait plaisir, ne vous gênez pas... / — Merci ! Ce serait très drôle si j'envoyais un obus au milieu de ces Prussiens, là-bas... Ne trouvez-vous pas que ce serait très drôle ?"[9]. Quant au commandement du régiment dont fait partie Jean Mintié, le héros du *Calvaire*, il est assuré — si l'on peut dire — par "un vieux capitaine d'habillement", sorti tout droit de *Tartarin de Tarascon*, promu lieutenant-colonel, le nombre élevé d'officiers tués s'expliquant par la supériorité de l'artillerie ennemie. L'absence de compétence professionnelle le dispute à l'inaptitude physique. Le général peut "à peine se tenir à cheval" et, lorsqu'il veut mettre pied à terre, quel gag ! il "s'embarrasse les jambes", tel un clown, "dans les courroies de son sabre". Le lieutenant dont le grade ne doit rien à la pénurie d'officiers n'en est pas moins disqualifié par sa jeunesse et sa faiblesse physique de tendron qui le rendent irrésolu, ce qui est fort dommageable lorsqu'il s'agit de se faire obéir. Il est l'objet de moqueries de la part de ses hommes qui lui reprochent ses manques. Mais Mirbeau n'est pas manichéen le capitaine de Sébastien Roch, "petit homme" à "face débonnaire", est "paternel avec ses hommes, caus[e] avec eux, ému[10] sans doute du sort de toutes ces existences sacrifiées pour rien (pp. 1069-1070). La "vacherie" humaine[11] fait, elle aussi, son office : c'est ainsi que les soldats reprochent au jeune lieutenant d'être "bon" : il "distribuait quelquefois aux hommes des cigares et des suppléments de viande" (C., p. 52). La reconnaissance, connais pas ! L'Armée supprime tout sentiment humain. Mais peut-être faut-il excuser ces ingrats qui ne savent pas ce qu'ils font.

Trêve d'idéalisme et d'(év)angélisme : malgré sa bonne volonté, le jeune lieutenant est condamné d'avance parce qu'il appartient à un système qui légalise la loi de la jungle, et que les exploités vouent aux gémonies leurs exploités, ce qui voue à l'échec les actions inspirées des meilleures intentions. Le sort du jeune lieutenant semble fixé, tout comme celui de ce "petit garçon de saint-Michel" que Mintié reconnaît "et dont les paupières enflées suintaient, qui toussait et crachait le sang" (C., p. 58). L'armée a tôt fait de transformer un jeune homme en vieillard : "Trois mois avaient suffi pour terrasser [des] corps robustes, domptés au travail et aux fatigues pourtant ! ..." (C., p. 66). S'il en est ainsi, que peut-on espérer pour des êtres fragiles, seraient-ils officiers ? D'ailleurs, la médecine militaire est à la médecine ce que la justice militaire est à la justice : "Et je revois le chirurgien, les manches de sa tunique retroussées, la pipe aux dents, désarticuler, sur une table, dans une ferme, à la lueur fumeuse d'un oribus[12], le pied d'un petit soldat, encore chaussé de ses godillots !..." (C., p. 100). Les faibles, les malades sont considérés par les "merdecins mirlitaires" (Alphonse Allais) comme des "tire-au-flanc" dont la mort est annoncée sans

ménagements à la famille que l'on éconduit promptement car on redoute ce que l'on appelle une "scène" (C., p. 68). Le capitaine que tuera l'ami de Sébastien brutalise "le petit Leguen [...], fatigué, malade," et qui ne peut plu avancer. Le capitaine lui dit : — Marche ! Leguen répondit : — Je suis malade. Le capitaine l'insulta : — Tu es une sale felmme ! et il lui donna de grands coups de poing dans le dos... Leguen tomba... Moi j'étais là ; je ne dis rien... Mais je me promis une chose... Et cette chose..." (S.R., p. 1074).

Parce que, pour l'Armée, la raison du plus fort est toujours la meilleure, le brassage tant prôné par les culottes de peau aboutit en fait à une dégradante promiscuité bien propre à produire, par mimétisme, des moutons de Panurge atteints par "la fièvre du milieu" (C., p. 2). Sébastien ne peut "se faire à l'idée d'un homme courant sur la bouche d'un canon, ou tendant sa poitrine aux baïonnettes, sans savoir ce qui le pousse" (p. 1057). Lui-même, terrassé par les fatigues et les privations journalières, "gagné à la folie ambiante de démoralisation", il se trouve "entraîné" par "une force aveugle" qui se substitue "à son intelligence, à sa sensibilité, à sa volonté" (p. 1064). Il en arrive à oublier les siens. Objectif atteint. Mais fondre l'individu dans la masse peut réserver des surprises :

Que deviennent les plans des stratèges, les combinaisons des états-majors, devant cette force plus forte que le canon, plus imprévue que le secret des tactiques ennemies : l'impression d'une foule, sa mobilité, sa nervosité, ses enthousiasmes subits et ses affolements soudains ?[\[13\]](#)

D'ailleurs, loin de favoriser la solidarité et la fraternité — comme les gogos le prétendent —, cette *juxtaposition* de gens sans affinités favorise l'égoïsme "féroce" ("chacun ne song[e] qu'à soi", C., p. 53), le seul moteur de la masse de ces soldats "déguepillés, harassés, farouches" (p. 53. Rythme ternaire), "roulés" à travers la campagne. "Vainement, [Sébastien] essaya de s'approcher d'un feu, qu'entouraient dix rangées d'hommes [...] On le repoussa durement" (S.R., p. 1064). Il y eut "des rixes sanglantes pour un pot de rillettes" (C., p. 55).

L'action psychologique ou ce qui en tient lieu à l'époque fait naître, sur ce terrain bien préparé, des sentiments de vengeance ou de revanche : les récits des "batailles perdues" plongent les bidasses dans "l'ivresse" quand ce ne sont pas les propos belliqueux péchant par un excès d'optimisme : " — Peut-être qu'à l'heure qu'il est, nous avons déjà franchi le Rhin ! Nous allons mener cette bataille rondement, va !... D'abord, la Prusse !... Qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas un peuple, ce que j'appelle... Ça n'est rien du tout !" (S.R., p. 1059). Toutefois, Jean Mintié sait raison garder et son euphorie ne se traduit pas, au plan idéologique, par l'adoption du slogan : "La patrie est menacée". "Malgré l'habitude, malgré l'éducation, je ne sens pas du tout l'héroïsme militaire comme une vertu, je le sens comme une variété plus dangereuse et autrement désolante du banditisme et de l'assassinat" (p. 1057). L'inanité du mot d'ordre cité saute aux yeux, Mirbeau juxtaposant, d'une manière significative, "les chants de *Marseillaise* " et "les refrains obscènes", comme si patriotisme et pornographie étaient synonymes, les deux faisant appel aux plus bas instincts. Dès que la guerre est déclarée, des jeunes se mettent à hurler : "Pourquoi chantent-ils ? Ils n'en savent rien [...] J'ai remarqué que le sentiment patriotique est, de tous les sentiments qui agitent les foules, le plus irraisonné et le plus grossier : cela finit toujours par des gens saouls..." (pp. 1056-7).

Passer du temps de paix eu temps de guerre signifie, pour l'Armée, une amplification de ses tares originelles. Mirbeau nous fait pénétrer dans un monstrueux univers kafkaïen et ubuesque à la fois. En attendant le combat, il ne faut pas moins d'un mois pour équiper ("mal", C., p. 53) les

recrues (la "guerre éclair", connais pas !) et leur faire faire et raire l'exercice : "Sébastien resta un mois entier à Mortagne, à faire l'exercice, à s'entraîner pour la campagne prochaine" (S.R., p. 1061). Le reste du temps, les futurs héros "coincident la bulle", même s'ils occupent un avant-poste ("les hommes ne faisaient rien, sinon qu'ils flânaient, buvient et dormaient", C., p. 81) ou courent les bistrotts et les bordels. Ils excellent dans la prise d'assaut... des cabarets (*cf.* p. 71). Un tropisme semble diriger leurs pas vers les cabarets où ils "se répandent" (comme "un mal répand la terreur").

Mais il est d'autres besoins, vitaux, ceux-là, élémentaires, que l'Armée ne prend pas en compte et qu'elle est incapable de satisfaire : c'est ainsi que les "troufions" sont "mal nourris" — et, le plus souvent, pas nourris du tout — (C., p. 53) : "À part le café, rapidement avalé, le matin, nous n'avions rien mangé de la *journee*" (p. 57) et il leur faut encore se passer de soupe" ce jour-là ("gourdes vides" ; "provisions épuisées" ; "gamelles creuses"). Les hommes sont "à moitié gelés de froid sous leurs tentes sans paille, à moitié morts de faim, aussi, car ils étaient sans vivres, l'intendance, en prévision d'une défaite rapide, ayant reçu l'ordre de battre en retraite, au moment précis de la distribution" (S.R., p. 1063).

C'est donc pour une question de gros sous qu'on laisse les soldats crever de faim, que l'intendance ne suit pas. Et s'il n'y avait qu'elle (*cf. supra*). Cette Armée qui semble avoir pour maître à penser (!) le père Ubu n'a pas plus de stratégie que de tactique. "Douze jours", "aujourd'hui à droite, demain à gauche", pour faire avancer les recrues (de fatigue !) de "40 kilomètres" et de les faire reculer d'autant (repli stratégique, défense élastique : doux euphémismes). On fait tourner en rond le bétail humain avant de l'envoyer à l'abattoir. Comment en serait-il autrement puisque l'état-major se fie à ce que, dans leur langage châtié — qui n'a d'égal que la "littérature militaire" (p. 74), références héroïques comprises (C., p. 75) —, les militaires nomment le "rapport des chiottes", attentatoire au moral des troupes ? "Les Prussiens étaient plus de cent mille, toute une armée. Eux [les mobiles], deux mille à peine, sans cavaliers et sans canon, avaient dû se replier. Chartres brûlait, les villages alentour fumaient, les fermes étaient détruites" (p. 81).

On fera attendre sur le quai de la gare, la nuit, sous la pluie "lente et froide" (p. 57), les soldats dont les capotes sont déjà "mouillées par les averses". À cette maladie honteuse de l'armée que constitue l'attente interminable et indéfinie s'ajoute l'ignorance concernant la suite qui sera donnée à cette immobilisation. Et ce sera dans la plus grande confusion que la troupe, à l'appel du clairon, remettra "sac au dos et fusil sur l'épaule" (p. 62) pour obéir au "contrordre".

Cette immobilisme ambulante (ou déambulatoire) a de quoi faire retomber l'enthousiasme et les "gradés" négligent l'entretien du moral des troupes. La marche en avant (et en arrière) ressemble à la retraite anticipée — sur une ligne de défense prétendument préparée à l'avance — d'une "armée vaincue, hachée par les charges de cavalerie, précipitée dans le délire des bousculades, le vertige des sauve-qui-peut" (p. 53).

Et, parce que cette armée française est, avant tout, une armée "intérieure", davantage préparée à faire la guerre aux civils français qu'à affronter l'ennemi, les serviteurs appointés de l'Ordre sont menacés ou tués par les soldats placés sous leurs ordres : "— Eh bien, c'est fait!... Hier, j'ai tué le capitaine. / — Tu l'as tué ! répéta Sébastien." (S.R., p. 1075). "Je n'ai besoin que d'une seule balle pour casser la gueule du capitaine" (C., p. 54). Échange de bons procédés puisque le général fait partager son sentiment au lieutenant-colonel : "Sales gueules, vos hommes" (p. 71). Et le mot traduit bien cette animalisation de ces êtres humains traités "comme des chiens" (p. 63), le narrateur reconnaissant lui-même que, placés dans une telle situation de dénuement, ils mangent

"aussi gloutonnement que des chiens affamés" (p. 65) : "Je revois, près des affûts de canon, émiettés par les obus, de grandes carcasses de chevaux, raidies, défoncées, sur lesquelles le soir nous nous acharnions, dont nous emportions, jusque sous nos tentes, des quartiers saignants que nus dévorions en grognant, en montrant les crocs, comme des loups !..." (p. 100). À qui la faute ?

La bataille est attendue parce qu'elle serait l'occasion de mettre "la crosse en l'air", de désertir et d'être fait prisonnier (p. 55) : "Il me dit qu'à la première affaire, il espérait bien que les Prussiens le feraient prisonnier..." (p. 58). "— Tu sais que Gautier n'a pas répondu à l'appel ? / — Il est tué ? / Ouat !, il a fichu le camp, lui malin !... Il y a longtemps qu'il me l'avait dit qu'il ficherait le camp !... Ça ne finira donc jamais, cette sacrée guerre-là !..." (S.R., p. 1065). "Que de fois j'ai vu des soldats se débarrasser de leurs cartouches qu'ils semaient le long des roues !" (C., p. 54). La désertion n'explique pas à elle seule les "disparitions" : "Pendant la nuit, des camarades, tombés de fatigue sur la route cessèrent de rallier le camp. Il y en eut cinq dont on n'entendit plus jamais parler. À chaque marche pénible, cela se passait toujours ainsi ; quelques-uns, faibles ou malades, s'abattaient dans les fossés et mouraient là" (p. 63). Certains mettent un terme à leurs souffrances : "Je me demandais s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite, en me pendant à une branche d'arbre ou en me faisant sauter la cervelle d'un coup de fusil" (p. 69). Mais il n'est pas question d'organiser une riposte collective et de préconiser la fraternisation. Contre les privations s'élèvent bien des menaces et la révolte gronde, ce que les officiers ne semblent pas remarquer. Mais, comme disait Jaurès, on ne fait pas la révolution avec des révoltés : "Je comprends que l'on se batte, que l'on se tue, entre gens d'un même pays, pour conquérir une liberté ou un droit : le droit à vivre, à manger, à penser" (S.R., p. 1058). La colère des damnés de la terre ne demande qu'à tomber dès que la peau du ventre est, de nouveau, bien tendue (C., p. 95). L'homme aurait-il la servitude chevillée à l'âme ? se demande Célestine dans *Le Journal* .

Désabusé, Jean Mintié, dans "l'espoir naïf" de trouver "un abri et du pain" (p. 59) se forge une félicité digne d'un conte de fées. Il est l'enfant perdu sur qui les lumières d'une maison font "l'effet de deux bons yeux, de deux yeux pleins de pitié qui m'appelaient, me souriaient, me caressaient..." (p. 59). Il trouve une route de lumière, qui s'enfonçait au loin, bordée de palais et d'éclatantes girandoles... De grandes fleurs écarlates balançaient, dans l'espace, leurs corolles au haut de tiges flexibles, et une foule joyeuse chantait devant des tables couvertes de boissons fraîches et de fruits délicieux... Des femmes, dont les jupes de gaze bouffaient, dansaient sur les pelouses illuminées" (p. 63). Jean Mintié, pour se consoler, fait aussi appel à ses souvenirs du temps de paix (pp. 69-70).

Devant tant de "navrement", le narrateur "s'attendri[t]" (p. 66) : "Je souhaitai — ah ! avec quelle ferveur je souhaitai - d'avoir, comme Isis, cent mamelles de femme, gonflées de lait, pour les tendre à toutes ces lèvres exsangues..." (p. 67).

Agrandissement épique de la pitié en réponse au caractère apocalyptique de cette guerre de gueux, de morts en sursis ("attendant la mort"), "cassés" avant même d'être blessés, "spectres de soldats"^[14] dont la débâcle prend les dimensions d'un "exode". Alors Bolorec se mit debout, se détourna un instant, et il aperçut la batterie dans une sorte de rêve affreux, de brouillard rouge, au milieu duquel le capitaine revenu, droit sur son cheval, commandait en brandissant son sabre, au milieu duquel des soldats s'agitaient tout noirs" (S.R., p. 1073). Des colonnes "débanées et hurlantes" passent "avec des gestes cassés et fous, d'étranges profils, des flottements vagues et de noires bousculades ; et des chevaux sans cavaliers, leurs étriers battants, le col tendu, la crinière horrifiée, surgissaient tout à coup dans la mêlée humaine, emportés en de furieux galops de cauchemar" (p. 1076). L'écriture gorgonéenne de Mirbeau est bien propre à nous frapper tout en

nous obligeant à réfléchir : "La mort déjà avait appesanti son horrible griffe sur ces visages émaciés, ces dos décharnés, ces membres qui pendaient, vidés de sang et de moelle" (C., p. 66). "Encore quelques jours, peut-être, et, tout à coup ils tomberaient, ces va-nu-pieds, la face contre le sol, dans la boue d'un fossé, charognes livrées au croc des chiens rôdeurs, au bec des oiseaux nocturnes" (*ibid.*). "J'eus la vision soudaine de la Mort, de la Mort rouge", très poésque, "debout sur un char que traînent des chevaux cabrés, et qui se précipitait vers nous, en balançant sa faux" (p. 75). "Il était comme dans un abîme, comme dans un tombeau, mort, avec la sensation atroce et confuse d'être mort, et d'entendre, au-dessus de lui, des rumeurs incertaines, assourdies, de la vie lointaine, de la vie perdue. Il ne s'aperçut même pas que, tout près de lui, un homme qui fuyait tourna tout à coup sur soi-même et s'abattit, les bras en croix, tandis qu'un filet de sang coulait sous le cadavre, d'agrandissait, s'étalait" (S.R., p. 1077). Après les privations, l'épuisement, la peur... La Mort plane (Cf. Pierre Mac Orlan) : "Les coteaux retaient encore dans une ombre inquiétante, pleine du mystère de cette invisible armée qui, tout à l'heure, allait descendre dans la plaine avec la mort" (p. 1065). "Dans une rumeur de plus en plus grandissante, passaient et repassaient des ombres étrangement agitées, des silhouettes démoniaques" (C., p. 82). "À la vue d'une charrue abandonnée dont les deux bras se dressaient dans le ciel, comme des cornes menaçantes de monstre", hallucination : "le souffle me manqua et je faillis tomber à la renverse..." (p. 89). "C'est en face qu'il faut regarder Méduse". Monstruosité de cette guerre. Ces "enfants" (*ibid.*) appelés récemment à la vie vont, incessamment, rencontrer la mort. Et Mirbeau d'évoquer la "terre brûlée", en France, par l'occupant français, la dévastation de la nature (pp. 77-79). Sous prétexte de préparer la défense de pays qui ne sont pas encore menacés, la soldatesque ravage la campagne en contraignant les paysans à participer aux destructions. Destructions inutiles : c'est ainsi qu'un "très beau parc" est rasé pour établir "des gourbis" qui ne serviront à rien. Cette profanation de la Nature est une métaphore de la guerre que les militaires livrent aux civils, apportant avec elle la désolation physique et morale, "un grand désordre", "une inextricable confusion", le Chaos. Le narrateur oppose au spectacle de la ruine occasionnée par la guerre celui de la prospérité du temps de paix.

Monstre de l'Apocalypse, nouvel avatar de Moloch, la guerre, comme le jardin des supplices, "se gonfl[e] de viande humaine" (p. 54) et l'Armée recourt au pillage légalisé (p. 70) qui provoque la "panique" (p. 80) des paysans qui peuvent toujours invoquer "leur qualité de Français" (p. 79) : sous couvert d'arrêter les Prussiens, on fait la guerre aux Français. Après un interrogatoire poussé, on brûle le mobilier d'un malheureux dont on prétend qu'il cache son bois de chauffage (p. 59) ou bien le général fait fusiller un vieillard qui avait caché du lard fumé. Les exactions ne sont pas le fait d'individus isolés : les gradés donnent l'exemple.

Le recours au code herméneutique permet à Mirbeau de porter un jugement sur cette maudite guerre faite par de "misérables soldats" : "Sébastien gisait inanimé, le crâne fracassé. La cervelle coulait par un trou horrible et rouge" (S.R., p. 1078). Mais, parce que le grotesque n'est que l'autre face du terrible, l'hyperbole conforte le comique ; le temps ("une heure") nécessaire pour parvenir à "rallier" les buveurs dit non seulement l'ampleur du désordre, mais aussi son caractère burlesque : les "cavaliers" envoyés pour récupérer les défenseurs de la patrie attardés au bistrot, s'attardent eux-mêmes à boire.

Parce qu'il n'est pas un antimilitariste viscéral, ne fait pas de l'Armée un bouc émissaire. Il sait pertinemment qu'elle n'est que l'une des institutions mises en place par la société capitaliste pour contraindre le peuple à l'obéissance et qui trouve son origine dans la "vacherie" humaine : "Transposant du petit groupe d'hommes errants que nous étions, à la société tout entière, nos instincts, les passions qui nous agitent, rappelant les visions si rapides et seulement physiques que j'avais eues à Paris, des foules sauvages, des bousculades des individus, je comprenais que la loi du monde, c'était la lutte ; loi inexorable, homicide, qui ne se contentait pas d'armer les peuples entre

eux, mais faisait se ruer l'un contre l'autre les enfants d'une même race, d'une même famille, d'un même ventre" (C., p. 85).

Aussi longtemps que l'homme ne comprendra pas qu'il est homme avant d'être Allemand ou Français, il y aura de beaux jours pour l'Armée et la guerre. Il y a, certes, le "bourrage de crâne" (les Allemands sont des "asauvages", p. 95), mais ne mise-t-on pas sur la méconnaissance et le mépris de l'autre — défauts bien humains que seul un optimisme béat peut occulter — pour parvenir à ses fins : "La plupart ignorent le peuple que nous allons combattre : j'entends des phrases comme celle-ci : — C'est-y des Russes ou ben des Anglais qui nous en veulent ?" (S.R., p. 1056). Frapper le lecteur pour le contraindre à réfléchir. Aussi l'épisode du baiser au Prussien tué nous semble-t-il plus efficace qu'un discours contre la guerre : "J'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi ; et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai !" (C., p. 99).

Décidément, *Le Calvaire* — qui entre dans la catégorie de "tous ces romans qui ne dépeignent que des héros malades"^[15], dénoncés par un nazi à visage humain —, ne saurait convenir à qui méprise le genre humain.

Claude HERZFELD

(*Napoléon, Stendhal et les Romantiques*, Textes réunis par Michel Arrous, Eurédit, 2002)

Pagination : *Le Calvaire*, Sébastien Roch, in *Les Romans autobiographiques*, Mercure de France, 1991.

Bibliographie et signification des abréviations

Octave Mirbeau, *Contes cruels*, tomes I et II, Librairie Séguier, 1990. (C.C.)

Octave Mirbeau, *Combats politiques*, Librairie Séguier, 1990. (C.P.)

En cours de publication : *Œuvre romanesque*, Édition critique établie, présentée par Pierre Michel, Société Octave Mirbeau/Buchet-Chastel. Premier volume, octobre 2000 ; volume II, printemps 2001 et volume III, automne 2001.

[1] In *La France*, 10 septembre 1885, recueilli in *Combats politiques* (C.P.), Édition établie et présentée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, 1990, p. 89.

[2] In *Le Gaulois*, 29 avril 1883 (C.P., pp. 51 & 54-66).

[3] Mirbeau ne se montre pas plus tendre envers l'Armée de la "République", république honnie — dont la naissance est due à la défaite militaire et à l'écrasement sanglant de la Commune, ne

l'oublions pas ! — que les nobles abominent et qu'ils désignent sous l'euphémisme (toujours doux !) de "pouvoir actuel", mais qu'ils s'autorisent cependant à servir — uniquement dans l'armée et la diplomatie. Un général républicain est chose très rare sous la Troisième République. Voir la note de Pierre Michel, in *Œuvre romanesque* de Mirbeau, 3 volumes, Buchet/Chastel, 2001, II, p. 1340. Il y a encore de beaux jours pour l'alliance du sabre et du goupillon et pour... Alfred Dreyfus !

[4] Parce que la ficelle était un peu grosse, on fera appel, pour la répression, à la gendarmerie, puis aux G.M.R. (Vichy) de sinistre mémoire, remplacés par les C.R.S.

[5] "La fée Dum-Dum, in *Le Journal*, 20 mars 1898, recueilli in *Contes cruels* (C.C.), édition établie par Pierre Michel et Jean-François Nivet, 2 tomes, Librairie Séguier, 1990, II, p. 375. — "Le 1^{er} mai 1891, à Fourmies, petite ville à la frontière franco-belge, la troupe a tiré sur la foule à l'occasion de la manifestation internationale du Premier Mai : dix personnes ont été tuées, dont deux enfants (*ibid.*, note 1).

[6] "Âmes de guerre" (II), in *L'Humanité*, 23 octobre 1904 (C.P., pp. 252-255).

[7] "Colonisons", in *Le Journal*, 13 novembre 1892 (C.C. II, p. 271). — Cf. "Maroquinerie", in *Le Journal*, 12 juillet 1896 : "— Ah ! ah ! vous regardez mon cuir ? fit le général Archinard dont la physionomie s'épanouit, souiadin, tandis que ses narines dilatées humaient, avec une visible jouissance, le double parfum qui s'évaporait de ce cuir et de cette absinthe, sans se mélanger. / — Oui, général... / — Vous épate, ce cuir, hein ? / — Il est vrai, général... / — Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon. [...] Il y a, dans ces peaux, [...] des parties plus fines, plus souples, avec quoi l'on peut fabriquer [...] des gants pour deuil... Ha ! ha ! ha !" (C.C. II, pp. 335-336)

[8] Octave Mirbeau, *Le Calvaire* (C.), in *Les romans autobiographiques*, Mercure de France, 1991, p. 51.

[9] Octave Mirbeau, *Sébastien Roch* (S.R.) in *op. cit.*, p. 1072.

[10] Cf. le personnage du capitaine Hurluret dans la pièce de Georges Courteline, *Les Gaietés de l'escadron*, Arthème Fayard & C°, Éditeurs, Paris, 1895.

[11] Cf. Georges Hyvernaud, *La Peau et les os* (1949), *Œuvres complètes 1*, Éditions Ramsay, Paris, 1985.

[12] Chandelle de résine.

[13] "La Guerre", *art. cit.*, pp. 90-91.

[14] Vision d'Apocalypse dans un article paru dans *La Rue*, n° 1, hiver 1905, intitulé : "Ils étaient tous fous" (C.C. II, p. 416) et se rapportant à la guerre russo-japonaise : "— e vis — ce n'était pas de la fièvre, ce n'était pas du cauchemar —, je vis dix, vingt, cent, deux cents hommes tout nus, et qui gesticulaient, grimaçaient, vociféraient, aboyaient, dansaient... Oui, en vérité, par ces vingt-cinq degrés de froid, des corps tout nus, montrant des faces sanglantes, des poitrines trouées, des plaies rouges, de larges balafres fermées par des caillots noirs... [...] Et, se jetant sur nous qui venions à leur secours, et qu'ils ne reconnaissaient plus, ils criaient : / — N'approchez pas ! N'approchez pas ! ... — Ils étaient fous !..."

[15] Adophe (ça ne s'invente pas !) de Falgairolle, "Littérature 1941", in *Agenda de la France Nouvelle 1941*. Toulouse, Édition des Services d'Information, Vice-Présidence du Conseil, p. 119 (cité par Robert Pickering dans son article : "'La France expie le crime d'être ce qu'elle est' (Valéry) : locating the culprit 1940-1944").